

Rousseau botaniste

Autor(en): **Nussbaumer, A.**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Actes de la Société jurassienne d'émulation**

Band (Jahr): **21 (1916)**

PDF erstellt am: **12.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-549792>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

ROUSSEAU BOTANISTE

par

A. NUSSBAUMER, instituteur à Reconvilier

Dans le travail que je vous présente, je vous prie de ne voir aucune prétention, ni littéraire, ni documentaire. Je me propose de suivre Rousseau dans ses pérégrinations botaniques d'après ses écrits sur la matière. Je me bornerai à faire ressortir quelques idées générales. De temps à autre, je me permettrai une idée personnelle, mais chaque fois que j'aurai l'occasion — et ce sera souvent — de faire entendre la grande voix de Rousseau, j'aurai, moi, la pudeur de me taire.

Sa passion pour la campagne, pour la nature, date de fort loin. Dès son enfance, à Bossey, chez M. Lambercier, il déclare prendre un goût si vif pour elle, que ce goût n'a jamais pu s'éteindre. Si les circonstances l'avaient permis, il eût pu, dès 1732, à l'âge de 20 ans, s'occuper de botanique. Claude Anet, qui partageait avec lui les faveurs de M^{me} de Warens, était, au dire de Rousseau lui-même, un vrai botaniste. L'occasion était unique, mais le moment était à autre chose, au dessin particulièrement, qu'il cultivait avec fureur. Un autre engouement, la musique, l'absorbait aussi. Et d'ailleurs Claude Anet, en cela poussé par M^{me} de Warens, mêlait trop la médecine à l'étude des plantes, ce qui répugnait à Rousseau. De cette aversion de Rousseau pour la médecine comme but de la botanique, j'aurai l'occasion de parler plus longuement. Un peu plus tard, il fut question de fonder un jardin botanique à Chambéry. Rousseau devait entrer dans la combinaison et devenir pour de bon un botaniste; malheureusement, Anet mourut des suites d'un accident. Il était allé cueillir du génipi à la montagne, il attrapa une pleurésie «dont le génipi ne put le sauver, quoiqu'il y soit, dit-on, spécifique». Remarquez ce «dit-on» qui est de l'auteur des *Confessions*. Rousseau ne veut absolument pas reconnaître la vertu médicale d'une plante. C'est une manie, une idée fixe.

Quelques années plus tard, son goût n'est pas encore éveillé. Ecoutez l'historiette de la pervenche : « Le premier jour que nous allâmes coucher aux Charmettes, maman était en chaise à porteurs, je la suivais à pied. Le chemin monte ; elle était assez pesante, et craignant de trop fatiguer ses porteurs, elle voulut descendre à peu près à moitié chemin pour faire le reste à pied. En marchant, elle vit quelque chose de bleu dans la haie, et me dit : « Voilà de la pervenche encore en fleur. » Je n'avais jamais vu de la pervenche, je ne me baissai pas pour l'examiner, et j'ai la vue trop faible pour distinguer à terre les plantes de ma hauteur. Je jetai seulement en passant un coup d'œil sur celle-là, et près de trente ans se sont passés sans que j'aie revu de la pervenche ou que j'y aie fait attention. En 1764, étant à Cressier, avec mon ami M. du Peyrou, nous montions une petite montagne au sommet de laquelle il y a un joli salon qu'il appelle avec raison Belle-Vue. Je commençais alors d'herboriser un peu. En montant et regardant parmi les buissons, je pousse un cri de joie : « Ah ! voilà de la pervenche ! et c'en était, en effet. Du Peyrou s'aperçut du transport, mais il en ignorait la cause ; il l'apprendra, je l'espère, lorsqu'un jour il lira ceci. Le lecteur peut juger par l'impression d'un si petit objet, de celle que m'ont faite tous ceux qui se rapportent à la même époque. »

Plus tard encore, lors d'un dîner qu'ils avaient fait, M^{me} de Warens et lui, quelque part en Savoie, maman herborisait et lui donnait des détails sur la structure des plantes. Mais Rousseau n'y mord pas, il reste sourd. Il est vrai qu'il y a un bon motif à cela : M^{me} de Warens l'enivre à tel point qu'il est inattentif à tout, hors aux charmes de son amante.

Ce n'est que lors de son séjour à Môtiers, c'est-à-dire à l'âge de 50 ans, que le goût de la botanique lui vint, et sérieusement. Il tourne, par instants, à la passion. Rousseau découvre que le pays est riche en plantes rares et se plaint d'être si ignorant. — « Je donnerais tout au monde pour savoir la botanique, c'est le véritable amusement d'un corps ambulante et d'un esprit paresseux. Cette étude rendrait délicieuses mes promenades solitaires. » Et encore : « J'ai la fureur d'apprendre la botanique sans avoir un seul livre pour me guider. » Il réclame à grands cris des livres de son libraire Duchesne. On les lui envoie et il se met au travail avec fureur, véritablement. A plusieurs reprises, il entreprend des courses à travers les montagnes neuchâteloises en compagnie de quelques amis. Ainsi, un jour, il partit pour la Ferrière, l'endroit qu'habitait

le botaniste Gagnebin. Rousseau, en aucun endroit, ne dit qu'il se soit rencontré à cette occasion avec ce dernier, mais une lettre adressée à Du Peyrou le fait supposer. Dans cette lettre, Rousseau se plaint de son ignorance en fait de fleurs. C'est sans doute qu'il a comparé « son mince bagage d'écolier à barbe blanche » comme il s'exprime, à la formidable érudition de Gagnebin. Il s'en console cependant philosophiquement : « C'est toujours apprendre quelque chose, dit-il, que d'apprendre qu'on ne sait rien. »

Une autre fois, Rousseau organise, toujours en compagnie d'amis, une course au Creux du Van. Leur pied-à-terre est Brot. A défaut de Jean-Jacques, d'Escherny nous contera cette excursion. Ils restent deux heures à table, causant. Ils jouent non pas au jass, mais au jeu plus innocent de l'oie. Ils lisent des romans simples, le tout entremêlé de gaîtés et de plaisanteries. Rousseau se montre charmant, semblant vouloir prouver sa théorie préférée, à savoir que la nature rend l'homme doux et sociable, alors que la société seule gâte son caractère. « Nous vidions volontiers quelques bouteilles des plus excellents vins de Cortaillod, mais la plus légère pointe était la colonne d'Hercule de notre ivresse, nous n'allions jamais au delà. » Mais surtout, la botanique les occupe. Le Creux du Van est riche en raretés et les herbiers s'augmentent. D'ailleurs, la société compte parmi ses membres Gagnebin, lequel, dans sa seule tête, logeait de 12 à 15 000 noms de plantes. D'Escherny dit qu'il possédait le règne végétal, qu'il régnait sur ce règne. A côté de cela, c'était un naïf dont Rousseau, tout le premier, riait. Il serait intéressant de connaître mieux cette figure de savant jurassien.

La course à Chasseron nous est encore contée par d'Escherny. Du Peyrou était chargé du soin des herbiers, de Pury s'occupait de la boussole et d'Escherny fonctionnait comme fourrier. Gagnebin est de la partie. Là encore, ils découvrent des raretés botaniques. Rousseau est de bonne humeur, il est alerte, quoiqu'il se plaigne continuellement de sa santé. Le premier, il est au sommet et gambade comme un chevreau. On s'installe au Bec de Chasseron et comme on a emmené une mule chargée de victuailles, on fait de plantureux repas. On couche dans une ferme, à même le foin. Écoutons d'Escherny : « Le lendemain, comme on se demandait suivant l'usage : « Avez-vous bien dormi ? — Pour moi, dit Rousseau, je ne dors jamais ». Le colonel de Pury l'arrête et d'un ton leste et militaire : « Par Dieu, M. Rousseau, vous m'étonnez, je vous ai

entendu ronfler toute la nuit; c'est moi qui n'ai pas fermé l'œil. Ce diable de foin qui ressue!»

Rousseau se réfugie à l'île de St-Pierre. A son arrivée, il se félicite de son choix : « Ce choix était si conforme à mon goût pacifique, à mon humeur solitaire, que je le compte parmi les douces rêveries dont je me suis le plus passionné. » Il croit fermement que l'ère de ses pérégrinations est close, il prend congé du genre humain et fait ses adieux au monde. Il est installé dans ce charmant endroit pour le reste de ses jours. Sa principale occupation est la botanique. Il s'y livre avec passion et l'on dirait qu'il la découvre. Il a des ardeurs de néophyte. « La fourchure des deux longues étamines de la brunelle, le ressort de celles de l'ortie et de la pariétaire, l'explosion du fruit de la balsamine et de la capsule du buis, mille petits jeux de la fructification que j'observais pour la première fois, me comblaient de joie, et j'allais demandant si l'on avait vu les cornes de la brunelle, comme La Fontaine demandait si l'on avait lu Habacuc.» Il se propose d'étudier à fond la flore de l'île, «de n'y laisser aucun poil d'herbe sans analyse». Ses observations formeront la *Flora pétrinsularis*. Et il se met sérieusement au travail. Durant trois ou quatre heures de la matinée, il parcourt l'île en tous sens, son Linné sous le bras. Il faut dire qu'à cette époque, il est tout à Linné et à son système, qu'il étudie avec ferveur. Très souvent, l'après-midi, il recommence. Il a pris ses précautions pour le cas où le mauvais temps l'empêcherait de sortir et sa chambre est pleine de foin. Il nous indique sa méthode d'analyse : quand il a besoin d'observer une plante, il se couche auprès et l'examine tout à son aise et de nature.

Le 21 mars 1766, il arrive à Wooton, propriété de lord Davenport. Il se remet de plus belle à la botanique. La noblesse anglaise s'occupait beaucoup, en ce temps-là, de la culture des fleurs et les jardins botaniques étaient nombreux en Angleterre. Lord Granville, qui demeurait à quelque distance de Wooton, en possédait que Rousseau visita à plus d'une reprise. Dans les environs habitait la jeune duchesse de Portland. C'était une personne cultivée, s'occupant avec prédilection de sciences naturelles, surtout de botanique. Elle possédait un magnifique parc qui était en même temps un jardin botanique. Fervente admiratrice des écrits de Rousseau, elle apprit sa présence à proximité de son château; elle apprit surtout que Rousseau aimait les fleurs et fit sa connaissance par l'intermédiaire de lord Granville. C'est alors que

commencèrent les relations scientifiques entre elle et Jean-Jacques, et dont je parlerai dans un autre chapitre. Ils firent ensemble l'une ou l'autre excursion. Un jour, la duchesse vint surprendre Rousseau et tous deux s'en allèrent à la recherche du *Chamædris frutescens* et du *saxifraga alpina*. Rousseau avait peine à suivre la duchesse dans sa course de rocher en rocher.

Il se brouille avec Hume, prend l'Angleterre en grippe et se rend à Trye. Il n'y demeure guère qu'un an. Il entend ne se livrer qu'à la botanique. « Hors l'*Astrée*, je ne veux plus que des livres qui m'amuse, ou qui me parlent de mon foin. » Malheureusement, de toute sa bibliothèque, il ne possède que *Flora Britannica*, le reste étant encore en Angleterre. N'importe, au début, sa fureur de botanique se contentera d'un aussi maigre moyen et il s'occupera, à l'aide de ce seul livre, à comparer la flore des environs avec celle de l'Angleterre. Mais bientôt cela ne lui suffit plus. Il recommande à son libraire de s'adresser en Hollande ou en Angleterre, car, pour Paris, c'est peine perdue. « Il n'y a presque point de livres de botanique à Paris, dit-il, et l'on y est très barbare sur ce point. Il est étonnant à quel point de crasse ignorance et de barbarie on reste en France sur cette belle et ravissante étude, que Linnæus a mise à la mode dans tout le reste de l'Europe. » Ses ennemis ne croient pas au sérieux de sa nouvelle occupation. Ils se moquent d'un engouement qui leur paraît si subit et affectent de n'y voir que la manie d'un original qui se singularise. Rousseau se fâche et en touche un mot dans une de ses lettres. « Ils ne peuvent croire que c'est tout de bon que j'herborise. Tandis qu'en l'Allemagne et en Angleterre les princes et les grands font leurs délices de l'étude des plantes, on la regarde encore ici comme une étude d'apothicaire; et vous ne sauriez croire quel profond mépris on a conçu pour moi, dans ce pays, en me voyant herboriser. »

Durant son séjour à Trye, un jeune homme est venu lui remettre un magnifique herbier contenant surtout des plantes exotiques. Rousseau relate le fait: « Je suis occupé maintenant à mettre en ordre un très bel herbier que vous avez vu et dont la misère fait mieux ressortir la magnificence de l'autre. Le tout forme dix grands cartons en volumes in-folio, qui contiennent environ quinze cents plantes, près de deux mille en comptant les variétés. J'y ai fait faire une belle caisse pour pouvoir l'emporter commodément avec moi. Ce sera désormais mon unique bibliothèque et pourvu qu'on ne m'en ôte pas la jouissance, je défie les hommes de me

rendre malheureux désormais. » Il a un démêlé, dont il parle beaucoup, à propos de Dillenius, livre traitant de mousses. Ce livre, qu'on lui envoie de Paris, n'est pas la bonne édition. Passe encore, mais on entend le lui faire payer autant. Rousseau, si scrupuleux envers les autres, veut qu'on le soit envers lui-même. Il réclame et va tout renvoyer. Malheureusement, il a la mauvaise habitude d'annoter ses livres. Il ne s'en est pas fait faute cette fois-ci ; il a écrit dans un endroit à la marge, mis de la couleur à une figure, et se voit, bien malgré lui, dans l'obligation de conserver le livre.

Sa passion du mouvement, l'envie, probablement, qu'il a de revoir M^{me} Boy de la Tour, mais plus encore le besoin de faire diversion à ses tracas et à ses soucis, lui font prendre le parti d'aller herboriser à Lyon. A peine arrivé, il découvre des aristoloches plein le jardin de son amie. Il n'en a jamais vu, les reconnaît cependant tout de suite avec transport, marque-t-il, et ne manque pas de relater un fait aussi important. Il projette une herborisation à la Grande-Chartreuse en compagnie de la Tourette, botaniste émérite, de l'abbé Rosier et Grange-Blanche. Il s'en réjouit fort d'avance, s'en promet monts et merveilles et dans son ardeur : « Nous ne laisserons rien à moissonner après nous ». Non content de se livrer à l'étude de la botanique pour lui-même, il en prêche l'excellence à ses amis. Il s'attaque plus particulièrement à Du Peyrou qui a la goutte, mal que Rousseau attribue à ses goûts solitaires et casaniers. « Mon cher hôte, que n'avez-vous en goût modéré le quart de ma passion pour les plantes ! Je vous promets que, si vous vous mettiez tout de bon à vouloir faire un herbier, la fantaisie de faire un testament ne vous occuperait plus guère. »

De plus en plus atteint de la manie de la persécution, voyant partout des ennemis, il trompe ses angoisses en promenant sa tristesse de lieu en lieu. Les souvenirs de son jeune âge, de son bonheur, de M^{me} de Warens lui remontent au cœur et dans un moment d'attendrissement pour celle qu'il a tant aimée, il part en pèlerinage à Chambéry prier sur sa tombe. Le souvenir des Charmettes le hante et il s'y rend, non sans botaniser tout le long du chemin. Il ne nous en dit rien, mais il est certain que l'aventure de la pervenche se renouvelle souvent, lui causant des transports de joie, mais aussi des accès de douleur.

De là, il se rend à Grenoble et visite le Mont Rachel où il découvre quantité de plantes rares. Il se rend aussi à la Tour-

sans-Venin. Les habitants de ce lieu ont conservé le souvenir de son passage, car, près de là, se trouve une grotte qui porte encore le nom de « Désert de Jean-Jacques ». C'est à Grenoble qu'il lui arrive l'aventure suivante, contée dans l'une de ses Rêveries : « Un jour, nous nous promenions le long de l'Isère, dans un lieu tout plein de saules épineux. Je vis sur ces arbrisseaux des fruits mûrs, j'eus la curiosité d'en goûter, et, leur trouvant une petite acidité très agréable, je me mis à manger de ces grains pour me rafraîchir : le sieur Bovier se tenait à côté de moi sans m'imiter et sans rien dire. Un de ses amis vint qui, me voyant picorer ces grains, me dit : « Eh ! Monsieur, que faites-vous là ? Ignorez-vous que ce fruit empoisonne ? — Ce fruit empoisonne ! m'écriai-je tout surpris. — Sans doute, reprit-il, et tout le monde sait si bien cela, que personne dans le pays ne s'avise d'en goûter. » Je regardais le sieur Bovier, et je lui dis : « Pourquoi donc ne m'avertissiez-vous pas ? — Ah ! Monsieur, me répondit-il d'un ton respectueux, je n'osais pas prendre cette liberté ». Je me mis à rire de cette humilité dauphinoise, en discontinuant néanmoins ma petite collation. J'étais persuadé, comme je le suis encore, que toute production naturelle agréable au goût ne peut être nuisible au corps, ou ne l'est du moins que par son excès. Cependant, j'avoue que je m'écoutai un peu tout le reste de la journée ; mais j'en fus quitte pour un peu d'inquiétude ; je soupai très bien, dormis mieux, et me levai le matin en parfaite santé, après avoir avalé la veille quinze ou vingt grains de ce terrible hippophaé, qui empoisonne à très petite dose, à ce que tout le monde me dit à Grenoble le lendemain. Cette aventure me parut si plaisante, que je ne me la rappelle jamais sans rire de la singulière discrétion de M. l'avocat Bovier. »

D'août 1768 à février 1769, il séjourne à Bourgoin. Il ne peut songer à herboriser beaucoup, car c'est l'hiver, et l'affaire Thévenin, au début, l'absorbe trop. Il est découragé, ne veut plus s'occuper de rien, et pourtant, il ne résiste pas à la tentation de la botanique. Le 5 octobre, il écrit à Laliand : « Il me vient une autre idée dont je veux vous parler, et que ma passion pour la botanique m'a fait naître ; car, voyant qu'on ne voulait pas me laisser herboriser en repos, j'ai voulu quitter les plantes ; mais j'ai vu que je ne pouvais plus m'en passer ; c'est une distraction qui m'est nécessaire absolument. » Et Rousseau lui confie le plan qu'il a formé de se rendre, pour être tranquille, dans les îles de l'Archipel, dans celle de Chypre, ou dans quelque coin de la Grèce.

« Comme je ne serais pas sans espoir d'y rendre mon séjour de quelque utilité au progrès de l'histoire naturelle et de la botanique, je croirais pouvoir à ce titre obtenir quelque assistance des souverains qui se font honneur de le favoriser. Je ne suis pas un Tournefort, ni un Jussieu; mais aussi je ne ferais pas ce travail en passant, plein d'autres vues et par tâche; je m'y livrerais tout entier, uniquement par plaisir, et jusqu'à la mort. Le goût, la constance, l'assiduité, peuvent suppléer à beaucoup de connaissances et même les donner à la fin. » Vous le voyez, c'est une mission scientifique que Rousseau sollicite. Inutile de dire que ses projets ne se réalisèrent pas, les difficultés surgissant trop grandes.

A mesure qu'il prend de l'âge, il se passionne davantage pour l'étude des plantes. Il déclare vouloir herboriser jusqu'à sa mort, souhaitant trouver des fleurs aux Champs Elysées. C'est à ce point que lui, si avare de ses deniers, fait presque des folies et déclare se ruiner en achat de livres de botanique. Il en arrive à se priver, à remettre à plus tard en tout cas, l'achat d'une épiphette qui lui fait cependant bien défaut. Un moment cruel pour lui, c'est celui où il s'aperçoit qu'il lui faudra peut-être cesser d'herboriser, son estomac le faisant souffrir. Il attribue ses maux au fait d'être trop souvent penché sur son herbier, occupé à y coller des plantes. Pourtant, en compagnie de trois messieurs de Bourgoin, il fait une excursion au Mont Pila. Il s'en réjouissait d'avance, peut-être trop, car ce fut une désillusion. Tout s'en mêle. La compagnie, d'abord, ne lui plaît pas. Ce n'est pas la bonhomie et la libre allure des courses pédestres telles que les conçoit Rousseau. Ses compagnons sont, à son gré, trop cérémonieux. Rousseau est mal à son aise. En cours de route, un des participants est mordu par un chien, et le propre chien de Jean-Jacques, Sultan, grièvement blessé par un de ses congénères, s'enfuit. Enfin, on arrive au sommet; la pluie ne cesse de tomber. On a mauvais gîte, foin mouillé, une seule paille rembourrée de puces que l'on octroie généreusement à Rousseau, qui le prend en mauvaise part et qui devient de plus en plus maussade. La montagne est aride, déserte, et nous savons combien Rousseau est difficile en fait de paysages. Le pis, c'est que la cueillette de fleurs, dont on se promettait tant, est presque nulle. Trop tard pour les fleurs, trop tôt pour les graines. Bref, c'est du guignon. On récolte cependant quelques exemplaires curieux: Méum, doric, primevère auricule, napel, bistorte, thymelea. Vous devinez quel souvenir Rousseau emporte de ce voyage. Il est navré. Il semble que

cette excursion eut des suites plus désagréables encore que l'excursion elle-même, et Rousseau, à partir de ce moment, apprend qu'on le soupçonne d'empoisonnement. Aussi, au diable la botanique ! Mais il y reviendra bientôt.

A Monquin, il continue, et la botanique devient de plus en plus sa seule occupation. L'enthousiasme monte encore : « Quoique je ne puisse plus me baisser pour herboriser, je ne puis renoncer aux plantes ; je les observe avec plus de plaisir que jamais ». Du Peyrou lui envoie Haller, qu'il désirait depuis longtemps, mais il le trouve détestable à cause des nombreuses fautes d'impression. Le catalogue de plantes de Gagnebin, qu'il reçoit aussi, est exact, net, mais sans ordre. Vous voyez qu'il est difficile de contenter Rousseau et qu'il possède une science assez sûre pour critiquer les auteurs, fût-ce les meilleurs.

Le voici de nouveau à Paris, cette ville dont il a dit tant de mal et qui l'attire cependant. Son temps se passe à copier de la musique et à visiter les jardins particuliers. Il est assidu au Parc Monceaux, à Trianon, mais surtout au Jardin des Plantes. Il parcourt le Bois de Boulogne, toujours botanisant et fuyant les hommes. Il lie amitié avec Jussieu et, en sa compagnie, fait une excursion botanique aux environs de Paris. Les étudiants du cours de Jussieu l'apprennent et s'y rendent en foule. Vous jugez bien que cela ne fait pas l'affaire de Rousseau, affolé de solitude. Le lendemain, tout Paris sut que Rousseau était un fort en botanique ayant étonné Jussieu même. Ils s'en vont une autre fois visiter les hauteurs de Meudon et Bachaumont raconte à propos de cette excursion : « Dans le bateau, de St-Cloud à Paris, un prêtre se mit à prêcher Rousseau sur la vertu, la croyance, etc., et continua, malgré les efforts de la compagnie. Rousseau écoute, tête baissée, patiemment, sans répondre un mot. » C'en était trop, et Rousseau cessa des sorties qui le mettaient trop en relation avec la société. Il commence une collection de graines qui atteint jusqu'à 6000 exemplaires et se lie avec Bernardin de St-Pierre durant 6 ans.

Nous arrivons à l'endroit de son dernier séjour, Ermenonville. Déjà vieux et près de la tombe, Rousseau forme encore des projets. Il entreprend une flore des plantes croissant aux environs et en compose un herbier. Du matin au soir, il est à cette occupation qui lui fait oublier ses misères et grâce à laquelle il reprend goût à la vie. Malheureusement, la mort vint le surprendre quand son travail n'était qu'ébauché. Le dernier herbier que Rousseau composa à Ermenonville se trouve, en partie du moins, à Berlin,

sans qu'on sache bien exactement comment il a pris cette destination.

C'est donc déjà vieux que Rousseau se mit à l'étude de la botanique et les traces de cette étude n'apparaîtront que dans les derniers de ses écrits. Ce n'est ni dans l'*Emile*, ni dans le *Contrat social* qu'il faut puiser. Les *Confessions*, toutes remplies de ses démêlés avec ses ennemis, sont trop une œuvre de combat et les marques de Rousseau botaniste y sont rares. Les premiers germes de Rousseau botaniste se trouveront plutôt dans la *Nouvelle Héloïse*, dans ces pages où la nature est exaltée. Mais où il faut surtout se reporter, c'est à celles de ses œuvres où règne la sérénité, la tranquillité d'âme. A ce titre, les *Rêveries du promeneur solitaire* sont précieuses, et les 5^e et 7^e *Promenades* sont pleines de souvenirs botaniques. Il faut encore puiser dans la correspondance de Rousseau, surtout dans celle des dernières années. C'est là qu'on trouvera les *Lettres élémentaires* et celles à la duchesse de Portland. A part cela, l'œuvre de Rousseau contient des écrits exclusivement consacrés à la botanique, tels son *Dictionnaire botanique* et ses *Considérations sur la botanique de Regnault*. Son bagage est donc suffisamment vaste pour qu'il vaille la peine d'y jeter un regard.

Les *Lettres élémentaires* se rattachent à l'amitié qui unit Rousseau à M^{me} Boy de la Tour, née Roguin. Le mari de cette dernière était banquier à Neuchâtel; à sa mort, elle continua, avec ses fils, à gérer la banque et acquit en outre, à Lyon, un commerce qui devint prospère. C'est elle qui loue à Rousseau sa maison de Môtiers et Rousseau engage sa petite fortune dans le commerce de son amie. En mère excellente, elle s'intéresse à l'éducation de ses enfants et demande à Rousseau d'initier à la botanique sa fille aînée Madeleine, Madelon pour Jean-Jacques. De là, les *Lettres élémentaires*.

Ces lettres n'ont qu'un défaut, elles sont trop peu. Mais si peu nombreuses soient-elles, elles eurent tout de même une grande influence. Elles unissent la précision scientifique à la beauté littéraire. La clarté, la simplicité, la poésie, en font un petit chef-d'œuvre digne assurément des autres écrits de Rousseau. Je ne connais rien de plus simple, en même temps que de mieux observé et de plus poétiquement exprimé, que la description des caractères de la famille des Liliacées par où débutent les *Lettres élémentaires*. Semblablement, la description de la fleur du pois est un modèle du genre et celle de la pâquerette figure dans mainte

anthologie. Mais il y a plus, et Rousseau, dans tout le cours de ces lettres, procède avec un grand sens pédagogique. Il avance du simple au compliqué et série les difficultés. La mémoire est reléguée au second plan: «Auquel des deux, je vous prie, dit-il, accorderai-je le nom de botaniste, de celui qui sait cracher un nom ou une phrase à l'aspect d'une plante, sans rien connaître de sa structure, ou de celui qui, connaissant très bien cette structure, ignore néanmoins le nom très arbitraire qu'on donne à cette plante en tel ou tel pays?» Il s'adresse bien plutôt à l'intelligence de son élève et s'applique à l'accoutumer à l'attention. «Avant que de nommer, il faut apprendre à voir. Les mots ne sont rien. Je ne le redirai jamais assez; apprenez à ne jamais se payer de mots, et à croire ne rien savoir de ce qui n'est entré que dans la mémoire.» Il prône l'observation directe, l'étude au milieu de la nature plutôt que dans les livres et cherche à éveiller le sens critique de sa petite élève.

Rousseau a écrit les *Lettres élémentaires* avec toute sa tête, mais avec tout son cœur aussi. Que nous sommes loin du Rousseau aigri et misanthrope!

Les *Lettres* à la duchesse de Portland sont loin d'être aussi intéressantes. La 1^{re} est du 20 octobre 1766, la dernière du 11 juillet 1776. Cette correspondance de 10 années ne compte cependant que 15 lettres, lesquelles, au point de vue botanique, ne contiennent rien de bien original. M^{me} la duchesse s'occupait de sciences naturelles, de fossiles, de minéraux, de plantes. Elle apprivoisait même des oiseaux et Rousseau lui écrit un jour, en un style quelque peu précieux: «Je connais un animal un peu sauvage qui vivrait avec grand plaisir dans votre ménagerie, en attendant l'honneur d'être admis un jour en momie dans votre cabinet». Rousseau, dans ces lettres, se montre charmant, respectueux toujours d'une correspondante occupant un si haut rang dans l'échelle sociale, mais sans aplatissement. Il prend le titre d'herboriste de la duchesse et s'en enorgueillit. Il lui fait, naturellement, le récit de sa malencontreuse course au Mont Pila. C'est, entre Rousseau et la duchesse, un continuel échange de plantes, de graines, de demandes de renseignements. Quelquefois, ils se disputent. Ce fut un jour à propos d'une plante que la duchesse prétend être une viola, alors que Rousseau veut que ce soit une liliacée. Et à la description qu'en donne Rousseau, il me paraît bien avoir raison contre toutes les duchesses du monde.

M. l'abbé de Pramont avait remis à Rousseau un exemplaire

de l'ouvrage suivant : *La botanique à la portée de tout le monde, par les sieur et dame Regnault, 1774*. Cet abbé désirait avoir son opinion sur un volume dont l'apparition, probablement, avait fait du bruit. Rousseau le reçoit, le parcourt, et suivant l'habitude qu'il qualifie lui-même de mauvaise, il l'annote et le renvoie à son propriétaire surchargé de remarques. Ces annotations ont été conservées et sont très intéressantes. Rousseau fait des réflexions à propos de tout : à propos des figures (car le livre est illustré), à propos des descriptions, à propos du style. Il fait quelquefois des remarques qui l'éloignent de son sujet et qui sont des digressions. Très souvent il se moque, il raille, mais combien agréablement et combien justement ! Son ironie est toujours d'un sel très fin. Ne posséderait-on de Rousseau que ces quelques notes, elles suffiraient, à mon avis, à montrer qu'il fit de la botanique une étude sérieuse, sinon approfondie. Cueillons, au hasard, quelques-unes de ces notes. A propos de l'aspérule, que Regnault appelle le muguet des bois, Rousseau remarque justement : « Ce nom de muguet des bois est bien mal donné, comme s'il y avait un muguet des jardins ou des prés ». Au chapitre de la pomme de terre, Rousseau note : « Dans plus de la moitié de l'Angleterre, le paysan, pendant plus de six mois de l'année, ne mange que des pommes de terre, cuites à l'eau, en place de pain. Je ne parle pas ici d'après des livres, ou des ouï-dire, je rapporte ce que j'ai vu. Mais pourquoi toutes ces pénibles et inutiles préparations ? Toute la préparation que demande la pomme de terre est d'être cuite à l'eau, pelée et mangée. Elle est plus légère, plus nourrissante et plus agréable ainsi que de toute autre façon ». Ici, vous l'entendez, c'est le philosophe qui parle, le philosophe prêchant le retour à la nature et à la simplicité. Dans la parelle des marais, Rousseau a vu ce qu'aucun botaniste avant lui n'avait remarqué et il le note en marge : « Dans cette parelle, dit-il, et dans toutes autres, les pédicules qui portent les fruits sont tous articulés. Ce caractère générique méritait, ce me semble, d'être observé ». Quelque part ailleurs, Regnault reçoit une leçon d'exactitude dans le dessin d'une plante représentant la *Renouée bistorte* : « La racine de la bistorte est ordinairement torse, contournée et repliée sur elle-même comme un serpent, indique Regnault. — Parfaitement, ajoute Rousseau, mais il fallait cependant, dans la figure, rendre la configuration de cette racine la plus commune et de laquelle la plante a tiré son nom. — Les capsules de l'*Euphorbia cyparissias*, écrit Regnault, s'ouvrent en deux valves, comme on le voit dans

la figure.— Ou plutôt comme on ne le voit pas,» réplique Rousseau, décidément en veine de bonne humeur. Quelquefois, l'auteur prête le flanc au ridicule. Quand, par exemple, il dit que l'opium cause aux nerfs un étourdissement qui réveille, il est bien permis à Rousseau, je pense, de noter qu'un étourdissement qui réveille n'est pas une expression facile à entendre. Rousseau a fait, concernant le tussilage, une observation qu'aucun botaniste n'avait faite avant lui: «Dans le tussilage, note-t-il en marge du livre de Regnault, ce sont les feuilles, au contraire, qui, sorties de terre l'été précédent, ont prévenu la fleur de plus de 8 mois». Il réfute ainsi l'opinion de Regnault et de tous les botanistes du temps qui voulaient que la fleur du tussilage précédât les feuilles.

Rousseau a composé un *Dictionnaire de botanique* resté inachevé. Ce Dictionnaire se distingue par sa clarté et par l'élégance de sa forme. La préface, surtout, mérite attention. Rousseau y fait le procès de la botanique du temps et passe en revue les méthodes pratiquées jusqu'à Linné. Linné lui-même, le grand Linné, ne trouve pas complètement grâce devant les critiques de Jean-Jacques. Au moyen âge, toute étude personnelle a disparu et les Anciens règnent en maîtres. On étudie la botanique non plus dans la nature, mais dans Pline ou Dioscoride. On ne découvre nulle trace de système ni de méthode, ou plutôt chacun pratique un système particulier. C'est le chaos le plus complet. Au 16^e siècle, Gessner, de Zurich, cherche à en sortir. Il crée une méthode qui n'est encore que rudimentaire, mais qui, pourtant, a le mérite d'accorder à la fleur toute son importance et de séparer l'espèce du genre. Il est, on peut dire, le créateur du genre. Enfin paraissent les frères Bauhin, de Bâle. Ceux-ci réussissent, avec leur Pinax, dans leur essai de classification et ce qui plaît surtout à Rousseau, c'est la synonymie qui l'accompagne. C'est une liste complète et exacte des noms que chaque plante portait dans les auteurs précédents. Ainsi, il y a moyen de s'entendre et l'étude de la botanique en est considérablement facilitée. Tournefort complète l'œuvre des frères Bauhin, mais la nomenclature reste cependant trop compliquée. Pour le nom des plantes, on emploie des phrases longues et vagues, composées des noms d'où viennent les plantes, des noms des gens qui les ont envoyées et même des noms d'autres plantes qui offrent quelque similitude, le tout en latin. Voici un exemple de cette bizarre nomenclature: *Dens leonis qui pilosella folio minus villosa*. Et un autre que Rousseau cite, en assurant qu'il n'exagère pas: *Gramen myloicophorum Carolinianum*, seu

gramen altissimum, panicula maxima speciosa, et spicis majoribus compresciusculis utrinque primatis, blattam molendariam quodammodo referentibus, composita, foliis convolutus mucronatis pungentibus. « Rien n'était plus maussade et plus ridicule, remarque Rousseau, lorsqu'une femme ou quelqu'un de ces hommes qui leur ressemblent, vous demandait le nom d'une herbe ou d'une fleur dans un jardin, que la nécessité de cracher en réponse une longue enfilade de mots latins, qui ressemblaient à des évocations magiques; inconvéniént suffisant pour rebuter ces personnes frivoles d'une étude charmante offerte avec un appareil aussi pédantesque. » Il fallait une réforme, Linné la tenta et réussit. Dès lors, la classification est complète, ou presque complète, et l'on n'a plus, pour désigner une plante, que deux mots: l'espèce et le genre. — Rousseau, guidé par son bon sens et son ardeur pour une science qui lui tient à cœur et qu'il veut simplifiée et mise à la portée de tous, applaudit, un des premiers, à la réforme de Linné.

Mais ce que Rousseau reproche le plus aux botanistes qui l'ont précédé, c'est le fait de considérer la botanique comme partie intégrante de la médecine. On n'apercevait dans les plantes que la matière et non l'organisation. Les végétaux n'avaient de valeur qu'en tant que baumes, emplâtres et drogues. Une même plante, suivant les régions, avait cent et une vertu, et la principale occupation des botanistes consistait en disputes, à perte de vue, sur ces vertus, sans toutefois qu'on parvienne à s'entendre. Rousseau s'insurge contre une manie qui rétrécit l'objet d'une étude qu'il affectionne. Toute son œuvre est semée de vitupérations violentes contre une telle façon d'envisager l'étude des plantes. Je ne finirais pas si je voulais citer tout; il faut me borner à quelques extraits qui montreront assez combien Rousseau était excité contre les apothicaires, les drogueurs et contre l'habitude de ne voir dans les végétaux que des simples. Dans la 7^e Rêverie, il écrit: « Ces idées médicales ne sont assurément guère propres à rendre l'étude de la botanique agréable; elles flétrissent l'émail des prés, l'éclat des fleurs, dessèchent la fraîcheur des bocages, rendent la verdure et les ombrages insipides et dégoûtants; toutes ces structures charmantes et gracieuses intéressent fort peu quiconque ne veut que piler tout cela dans un mortier, et l'on n'ira pas chercher des guirlandes pour les bergères parmi les herbes pour les lavements ». Et ailleurs: « On ne cherchait des plantes que pour trouver des remèdes; on ne cherchait pas des plantes, mais des simples. C'était fort bien fait, dira-t-on; soit: mais il n'en a pas

moins résulté que, si l'on connaissait fort bien les remèdes, on ne laissait pas de connaître fort mal les plantes, et c'est tout ce que j'avance ici». Ailleurs encore : «Je sens même que le plaisir que je prends à parcourir les bocages serait empoisonné par le sentiment des infirmités humaines, s'il me laissait penser à la fièvre, à la pierre, à la goutte et au mal caduc. Du reste, je ne disputerai point aux végétaux les grandes vertus qu'on leur attribue ; je dirai seulement qu'en supposant ces vertus réelles, c'est malice pure aux malades de continuer à l'être ; car de tant de maladies que les hommes se donnent, il n'y en a pas une seule dont vingt sortes d'herbes ne guérissent radicalement». Voici une quatrième et dernière citation : « Arrêtez-vous dans une prairie émaillée à examiner successivement les fleurs dont elle brille : Ceux qui vous verront faire, vous prenant pour un frater, vous demanderont des herbes pour guérir la rogne des enfants, la gale des hommes, ou la morve des chevaux ».

Rousseau exalte le botaniste qui se livre à l'étude des plantes en idéaliste et honnit l'herboriste. Il a tort en partie, et les simples ont rendu et rendent encore de précieux services à la médecine. Il a simplement outré un principe et je ne vois là qu'un paradoxe de plus à lui attribuer en paternité. Mais il est vrai que, comme il le dit, on n'était avant lui et à part quelques exceptions, qu'herboriste. La preuve est facile à faire. J'ai eu entre les mains un livre de botanique dont Rousseau avait certainement connaissance. Il est intitulé : *Commentaires de Matthioli, médecin sinois, sur les six livres de Dioscoride*, et date de 1617. Je l'ouvre à la page 370 et j'y lis ce qui suit du fraisier : « Les fraisiers et les fraises sont si communes, que ce serait perdre temps que d'en faire aucune description : et par ainsi, nous procéderons à la déclaration de leurs qualités et propriétés. Les fraises donc sont réfrigératives au premier degré et dessicatives au second. Les feuilles et la racine sont fort propres à guérir plaies et ulcères et à restreindre toutes fluxions, et tous flux de ventre et caquessaignes. Ce néanmoins, elles font uriner et servent grandement à la ratte. La décoction de la racine et de l'herbe, prise en breuvage, sert aux inflammations du foye, et nettoye les reins et la vessie. Tenue en la bouche, par manière de la se laver, elle raffermis les gencives, et les dents qui branlent, et arrête les catarrhes et distillations. Quant aux fraises, outre ce qu'elles sont bonnes à manger, elles servent grandement aux estomacs chauds, et chargés d'humeurs cholériques, et étanchent la soif à ceux qui sont alterez. Le jus et

vin qu'on tire des fraises, est singulier aux petits ulcères, procédans de chaleur, qui viennent au visage : et distillé dedans les yeux, il enlève tous empêchemens, fumée, et nuées, et toutes chaudes défluxions, qui y adviennent : et guérit les varioles et taches du visage».

Il arrive souvent à l'auteur d'écrire des phrases comme celle-ci, ce qui me paraît un comble : « La racine ne sert à rien, la feuille ne sert à rien » pour la raison qu'on ne connaît à la racine ou à la feuille en question aucune vertu médicale.

Ce livre est tout entier dans ce goût-là, et il est la flagrante confirmation des critiques de Rousseau.

On peut se demander pourquoi Rousseau a manifesté un goût si décidé pour la botanique.

Autant qu'imaginatif, il est un sensitif. Il a vécu plus que tout autre par les sens. Il a vécu par les oreilles : de là, Rousseau musicien et Rousseau faisant trois lieues pour charmer ses oreilles du son de la voix du rossignol. Il a vécu par la langue et le palais : de là, Rousseau gourmet. Mais il a surtout vécu par les yeux. Il s'est rassasié de paysages ; il s'est pâmé devant un coucher ou un lever de soleil ; et le ciel, et la terre, et l'eau, et tout ce qui, en un mot, frappe l'œil, l'enthousiasme et le transporte. Il n'est pas étonnant, dès lors, qu'il en soit venu à jeter ses regards sur le monde des fleurs, lequel, de tous les règnes de la nature, offre sans contredit le plus de satisfaction à la vue.

Il s'est grisé de rêveries et son esprit ne se plie qu'avec fatigue à toute autre forme d'activité. Il s'y est abandonné souvent jusqu'à l'extase. Pendant longtemps, ses rêveries ont été douces, elles ont fait l'enchantement de sa vie. Elles ont été douces, surtout quand il a rêvé à son enfance, aux Charmettes, à M^{me} de Warens, à son vagabondage à travers le monde. Mais il arrive un temps où elles prennent un autre tour. Aigri par ses malheurs, son imagination se tourne de ce côté. Durant ses longues promenades solitaires, il mâchonne ses griefs, réels ou imaginaires, contre les hommes et la société. Son imagination, au lieu d'objets rians, ne lui en présente plus que de ceux qui l'accablent et lui resserrent le cœur. Et pour faire diversion, ses regards, cessant d'errer dans les nuages, s'abaissent vers la terre, ses yeux y rencontrent les fleurs, et en face de ce charmant spectacle, il oublie ses maux, ses misères, il retrouve la paix du cœur et la tranquillité d'âme. La botanique a sauvé du naufrage complet Rousseau vieillissant.

Sa fureur de botanique, quoi qu'il en dise à maintes reprises,

ne fait que s'accroître avec l'âge. A 65 ans, ayant vendu tous ses livres, il forme le projet d'apprendre par cœur le *Regnum végétabile*, de Murray, il veut transcrire tous les livres de botanique qu'on lui a prêtés. Mais surtout, il veut se refaire un herbier plus riche encore que ceux dont il s'est défait; et vous verrez que ce n'est pas sans motif. Si le mauvais temps l'empêche de se livrer à la douceur de la recherche des plantes, si l'hiver le retient en chambre, si, avec l'âge, il doit renoncer aux longues courses, il aura tout de même son herbier. Il n'aura qu'à le consulter et immédiatement, avec le secours de sa puissante imagination, il revivra ses courses et s'en remémorera les incidents. Les impressions d'antan lui remonteront au cerveau et au cœur. Et ses douces rêveries reprendront leur cours sans qu'il lui en coûte davantage. Penché sur son herbier, son herbier lui parle. Il revoit les lieux, il revoit les lacs, les forêts et tout le magnifique spectacle qui, une fois, s'est offert à ses sens ravis. Et croyez qu'il les revoit bien, il les revoit et les revit avec un charme nouveau. Voilà pourquoi il s'est créé un herbier, et partant, pourquoi il s'est livré à la botanique. C'est pour assurer à ses sens et à ses yeux en particulier, la continuité des impressions dont il a pour ainsi dire vécu et dont il ne peut plus se passer.

La préférence qu'il accorde au monde des fleurs peut paraître avant tout instinctive. Elle ne manque cependant pas d'être raisonnable et Rousseau la raisonne. Laissons-lui la parole: «Le règne minéral n'a rien en soi d'aimable ni d'attrayant; ses richesses, enfermées dans le sein de la terre, semblent avoir été éloignées des hommes pour ne pas tenter leur cupidité. Elles sont là comme en réserve pour servir un jour de supplément aux véritables richesses qui sont plus à sa portée, et dont il perd le goût à mesure qu'il se corrompt. Alors, il faut qu'il appelle l'industrie, la peine et le travail, au secours de ses misères; il fouille les entrailles de la terre; il va chercher dans son centre, au risque de sa vie et aux dépens de sa santé, des biens imaginaires à la place des biens réels qu'elle lui offrait d'elle-même quand il savait en jouir. Il fuit le soleil et le jour, qu'il n'est plus digne de voir; il s'enterre tout vivant, et fait bien, ne méritant plus de vivre à la lumière du jour. Là, des carrières, des gouffres, des fourneaux, un appareil d'enclumes, de marteaux, de fumée et de feu, succèdent aux douces images des travaux champêtres. Les visages hâves des malheureux qui languissent dans les infectes vapeurs des mines, de noirs forgerons, de hideux cyclopes, sont le spectacle que l'ap-

pareil des mines substituée, au sein de la terre, à celui de la verdure et des fleurs, du ciel azuré, des bergers amoureux et des laboureurs robustes sur sa surface ».

« Le règne animal est plus à notre portée, et certainement mérite encore mieux d'être étudié; mais enfin cette étude n'a-t-elle pas aussi ses difficultés, ses embarras, ses dégoûts et ses peines, surtout pour un solitaire qui n'a, ni dans ses jeux ni dans ses travaux, d'assistance à espérer de personne? Comment observer, disséquer, étudier, connaître les oiseaux dans les airs, les poissons dans les eaux, les quadrupèdes plus légers que le vent, plus forts que l'homme, et qui ne sont pas plus disposés à venir s'offrir à mes recherches, que moi de courir après eux pour les y soumettre de force? J'aurais donc pour ressource des escargots, des vers, des mouches; et je passerais ma vie à me mettre hors d'haleine pour courir après des papillons, à empaler de pauvres insectes, à disséquer des souris quand j'en pourrais prendre, ou les charognes des bêtes que par hasard je trouverais mortes. L'étude des animaux n'est rien sans l'anatomie; c'est par elle qu'on apprend à les classer, à distinguer les genres, les espèces. Pour les étudier par leurs mœurs, par leurs caractères, il faudrait avoir des volières, des viviers, des ménageries; il faudrait les contraindre en quelque manière que ce pût être, à rester rassemblés autour de moi; je n'ai ni le goût ni les moyens de les tenir en captivité, ni l'agilité nécessaire pour les suivre dans leurs allures quand ils sont en liberté. Il faudra donc les étudier morts, les déchirer, les désosser, fouiller à loisir dans leurs entrailles palpitantes! Quel appareil affreux qu'un amphithéâtre anatomique! Des cadavres puans, de baveuses et livides chairs, du sang, des intestins dégoûtans, des squelettes affreux, des vapeurs pestilentielles! Ce n'est pas là, sur ma parole, que Jean-Jacques ira chercher ses amusemens ».

« Brillantes fleurs, émail des prés, ombrages frais, ruisseaux, bosquets, verdure, venez purifier mon imagination salie par tous ces hideux objets ».

Si Rousseau eut une grande influence en pédagogie, en politique et en littérature, il en eut une aussi comme botaniste. Mais il ne jouit pas de cette influence tant qu'il vécut, car on ne connaissait que peu ou point ses écrits sur la matière. On savait qu'il herborisait, mais on ne le prenait pas au sérieux, et à part quelques personnes en correspondance avec lui, on considérait son nouvel engouement comme une lubie d'homme ayant

perdu le sens. En 1781, paraissent ses *Lettres élémentaires*, en même temps que le *Dictionnaire*, et tout de suite, elles font un bruit énorme. Pour comprendre l'influence qu'exercèrent les *Lettres élémentaires*, il faut se reporter à l'époque et savoir ce qu'était alors la botanique. Je vous en ai déjà donné une idée. La science botanique était en partage à quelques savants seulement et la masse s'en désintéressait à cause de la difficulté à comprendre la langue et les procédés de ceux qui s'en faisaient les champions. La vraie science botanique était inconnue et l'on n'était qu'herboriste. Les *Lettres élémentaires* paraissent. Tout d'abord, elles sont écrites dans la langue prenante et enthousiaste de Rousseau, et Rousseau y préconise un enseignement simple, dépourvu de tout l'appareil compliqué et mystérieux dont on accompagnait la botanique avant lui. Rousseau y enseigne une science autrement facile, autrement intelligente et qui, d'emblée, apparaît charmante à la foule, parce que mise à sa portée. Les *Lettres élémentaires* sont fondues dans les œuvres générales de Rousseau, mais on en tire des éditions à part. Les savants les accompagnent de commentaires et les illustrent. En 1801, on vit paraître une édition de luxe à 330 frs. Mais les éditions populaires et bon marché abondent. Vingt ans après la mort de Rousseau on édite à Paris et Winterthour : *Le Botaniste sans maître, ou moyen d'apprendre seul la botanique, au moyen de l'instruction commencée par Rousseau, continuée par M. de Clairville*. Bernardin de St-Pierre lui-même manifeste l'intention de continuer les *Lettres élémentaires*. Elles sont traduites dans nombre de langues. Les savants s'engouent de Rousseau, Schmidt lui dédie une plante qu'il nomme *Rousseauæ simplex*. Rousseau a fait entrer la botanique dans les programmes scolaires ; c'est à son influence que l'on doit de faire confectionner aux élèves des herbiers et de pratiquer l'étude des sciences naturelles surtout en plein air. Les élégantes de Paris, après avoir lu l'épisode de la Pervenche dans les *Confessions*, se ruèrent au Jardin des Plantes pour y voir de cette plante. Les dames de la Cour se rendaient au jardin du roi pour y entendre des cours de botanique. Elles botanisaient à qui mieux mieux. Un journaliste du temps se moque plaisamment de cette subite passion. « On ne sort plus, écrit-il, sans loupe ni pincettes, il n'y a plus de promenades sans plantes. Et pourquoi tout cela ? Pour la détermination des espèces. Eh ! Mesdames, une loupe pour découvrir le sexe ! » M^{me} Roland est emballée, Joséphine confectionne des herbiers et M^{me} de

Staël jubile : « Rousseau m'a fait remarquer, disait-elle, non plus la vertu des plantes, mais leurs formes. » Je dirai plus : aujourd'hui encore je crois voir l'influence de Rousseau comme botaniste : l'école française de botanique, représentée en tout premier lieu par G. Bonnier, me paraît être dans la tradition de Rousseau.

Et pour terminer, Rousseau fut-il un botaniste dans toute l'acception du terme ? Nous pouvons répondre non, et la grande raison en est qu'il s'occupa trop tard de botanique. Mais du moins fut-il plus qu'un amateur ? A cela, je n'hésite pas à répondre oui. Tout le montre. Ses écrits sont là qui le prouvent et son influence après sa mort le témoigne. Mais même de son vivant, le monde botanique paraît le prendre au sérieux. Il est en commerce botanique avec nombre de célébrités. Il est en correspondance avec La Tourette, un botaniste éminent de Lyon, avec lequel il excursionne à la Grande-Chartreuse. Daubenton loue ses grands progrès. Les frères Jussieu ne le dédaignent pas comme compagnon de course. Le grand Linné lui-même le connaît et va jusqu'à lui dédier une plante. A ces faits, il n'y a pas de réplique. — Mais avait-il l'étoffe d'un grand botaniste ? Il est impossible, certes, de lui en dénier l'intelligence. Il avait l'enthousiasme nécessaire qui tourne à la passion. Il avait la patience dans la recherche et le don d'observation. Il avait la minutie dans l'analyse servie par la plus exacte et la plus claire des langues pour en exprimer les résultats. Bien mieux. Il avait les vues larges qui font qu'on embrasse tout un système, qu'on en mesure en même temps et tous les avantages et tous les défauts. Alors qu'en France on fait une opposition aveugle aux vues de Linné, il en saisit, lui, tous les mérites et les adopte incontinent. Bien mieux encore. Il est homme à préconiser un système propre à lui. Il s'en ouvre un jour à la Tourette : « J'avoue, lui écrit-il, que les difficultés que j'ai trouvées dans l'étude des plantes m'ont donné quelques idées sur le moyen de la faciliter et de la rendre utile aux autres et moins abstraite que celle de Tournefort et de tous ses successeurs, sans en excepter Linné lui-même. » Et ailleurs, se plaignant de ce que les différences spécifiques données par les auteurs ne sont pas claires : « Voilà, ce me semble, un défaut que n'aurait jamais la méthode que j'imagine, parce qu'on aurait toujours un objet fixe et réel de comparaison, sur lequel on pourrait aisément assigner les différences. » Certainement, Rousseau avait l'étoffe d'un grand botaniste et il le fût devenu, si les circonstances l'avaient permis.
